

DU MONDE ENTIER

SANKAR

CHOWRINGHEE

ROMAN
TRADUIT DU BENGALI
PAR PHILIPPE BENOÎT



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

SANKAR

CHOWRINGHEE

roman

*Traduit du bengali
par Philippe Benoît*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

CHOWRINGHEE

© *Mani Sankar Mukherjee, 1962, 2007.*

Tous droits réservés.

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

REMERCIEMENTS

L'honorable étranger qui m'a poussé à écrire *Chowringhee* n'est plus. Nombreux sont ceux qui m'ont aidé — qu'ils soient vivants ou disparus, indiens ou étrangers, connus ou inconnus —, à leur manière, certains publiquement et d'autres en coulisses. J'adresse mes plus sincères remerciements à chacun d'entre eux.

SANKAR
10 juin 1962

*Our life is but a winter's day:
Some only breakfast and away;
Others to dinner stay and are full fed;
The oldest man but sups and goes to bed;
He that goes soonest has the least to pay.*

A.C. MAFFEN

CHAPITRE 1

Ils disent « Esplanade ». Nous disons « Chowringhee ».

Curzon Park, non loin de ce fameux Chowringhee. C'est là que je trouvai refuge, épuisé par une journée entière à parcourir la ville, mon corps refusant désormais tout mouvement. Le vénérable et historique lord Curzon s'est attiré les malédictions du Bengale. L'histoire de nos malheurs a commencé, dit-on, le jour où lui vint en tête l'idée de diviser en deux notre pays verdoyant et fertile*. Mais c'est un passé lointain ! Pour ma part, au cœur du Calcutta du xx^e siècle, par cet après-midi caniculaire du mois de mai, je rendis hommage à ce sahib au génie maudit par l'histoire ; je priai pour le salut de son âme dans l'autre monde. Je rendis aussi hommage à Ray Hariram Goenka** Bahadur, Kt., CIE, dont la statue porte sur son piédestal l'inscription suivante : « Né le 3 juin 1862, décédé le 28 février 1935. »

* Allusion à la première partition du Bengale, en 1905, sur une base religieuse, distinguant les régions à majorité hindoue des régions à majorité musulmane, à l'initiative de lord Curzon (1859-1925), vice-roi des Indes à l'époque. Cette première division fut pérennisée en 1947, lors de l'indépendance, quand le Bengale oriental devint Pakistan Oriental et le Bengale occidental un État de l'Union indienne.

(Toutes les notes sont du traducteur.)

** Le lecteur pourra se reporter, en fin d'ouvrage, aux glossaires que nous avons établis.

Vous souvenez-vous de moi ? Ce jeune garçon d'un village, encore tout naïf, venu visiter le Palais de justice, après avoir franchi le Gange sur le vapeur *Amba*, depuis Ramkeshtopur Ghât, pendu à la main de Vibhuti-da. J'avais obtenu un emploi chez un avocat anglais. Et l'affection de Chhoka-da, un de mes collègues plus âgés. Apprécié de tous, juges, avocats et clients, je m'étais adonné avec délectation à la belle vie d'employé de bureau, de *babu*, jouissant, émerveillé, des beautés et des saveurs d'un monde inconnu jusqu'alors.

Dans cette oasis offerte par mon employeur anglais philanthrope, au milieu du désert sans fin d'infortune et de pauvreté où ma vie s'était épuisée jusque-là, j'avais oublié du jour au lendemain le passé. Je crus même avoir trouvé un refuge pour toujours. Mais, en ce monde, il est des commissaires aux comptes qui, toujours vigilants, traquent sans cesse la moindre erreur. Celle me concernant ne tarda pas à être repérée. Les yeux de mon bienfaiteur anglais se fermèrent à jamais. Un simple orage suffit à emporter la tente plantée dans l'oasis pour le bien des malchanceux de notre espèce. « Allez ! En avant, marche ! » ordonna au prisonnier vaincu l'impitoyable général de la Providence victorieuse. Bien malgré moi, je dus me remettre en route, chargeant sur le fardier de mon corps fatigué mon esprit meurtri de toutes parts sous les coups. « En avant, marche ! Sans te retourner ! »

Derrière moi, devant moi, rien d'autre que la route. Comme si, ayant trouvé abri, la nuit venue, dans une auberge inconnue d'Old Post Office Street, je n'avais d'autre demeure que la route à nouveau, dès les premières lueurs de l'aube. Les employés du Palais de justice étaient venus verser des larmes. Chhoka-da s'était lamenté : « Perdre son protecteur à cet âge, encore si jeune ! »

Pour ma part, je ne pleurais pas. Pas une larme. La foudre qui s'était abattue sur moi avait dû tarir mes yeux.

Chhoka-da m'avait fait asseoir près de lui. Il avait commandé du thé chez le Sikh. Il m'avait dit : « Je comprends, petit, je

comprends tout. Mais ce maudit estomac, lui, ne veut rien comprendre. Mange un morceau, ça te donnera des forces. »

Ce fut là mon dernier thé à Old Post Office Street. Certes Chhoka-da m'avait encouragé : « T'en fais pas, tu finiras bien par trouver quelque chose dans ce quartier. Quel avocat ne voudrait pas d'un employé comme toi ? Mais... c'est comme se marier quand on l'est déjà... Ils ont tous déjà chaussure à leur pied. »

Élever la voix est contre ma nature. Mais ce jour-là je ne pus garder le silence. Je m'écriai donc : « Chhoka-da, je ne le pourrai pas. Même si l'on m'y propose de m'embaucher, je serai incapable de rester dans ce quartier. »

Chhoka-da, Arjun-da, Haru-da, ils furent tous bouleversés par mon chagrin ce jour-là. Consterné, Chhoka-da avait conclu : « Aucun de nous n'y est arrivé. Si quelqu'un en est capable, c'est toi. Va-t'en vite... Nous saurons qu'au moins un d'entre nous a pu s'échapper de ce labyrinthe maudit. »

Après les adieux à mes collègues, je suis parti, sur l'épaule mon balluchon contenant quelques vêtements et ma gamelle, avec pour horizon mélancolique le soleil couchant dans le ciel d'ouest.

Ensuite ? Comment aurais-je pu savoir ce jour-là que la vie est si cruelle ? Le monde si dur, les hommes si âpres au gain ?

Un travail. Il me fallait un travail pour vivre comme un être humain. Mais où le trouver ?

Certificat d'études en main, j'allai voir plusieurs personnes de ma connaissance. On ne fut pas avare de compassion, on m'expliqua combien mon soudain revers de fortune avait ému, mais le seul mot « travail » jetait un froid. Les temps sont durs. La situation comptable de l'entreprise n'est pas très joyeuse. Cependant, si jamais un poste se libère, on vous préviendra, comptez sur nous.

Dans un autre bureau, le patron, un certain Dutta, m'avait dû une fière chandelle, il fut un temps. Sur mon intervention, mon

patron, l'avocat anglais, lui avait prodigué gratuitement ses conseils.

Eh bien ! ce monsieur Dutta ne daigna même pas me recevoir. Le garçon de bureau revint avec un bout de papier à la main. Le patron est trop occupé aujourd'hui. Celui-ci avait griffonné un mot pour s'excuser de ne pouvoir me recevoir. Il avait ajouté qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir goûter au plaisir de ma sympathique présence, quelque envie qu'il en eût, mais qu'il serait trop pris pendant les semaines à venir.

Le garçon de bureau me conseilla d'écrire une lettre, ce que je fis, toute honte bue. Inutile de dire que je n'ai jamais eu de réponse.

J'envoyai de nombreuses autres demandes. À des connaissances, à des inconnus, à des boîtes postales..., je soumis le long descriptif de mes qualifications. Mais cela ne servit à rien d'autre qu'à l'enrichissement des services postaux.

J'étais à bout de souffle. Je n'avais jamais fait de réserves pour les temps difficiles. Mes maigres économies ne tardèrent pas à fondre. Il ne me restait plus qu'à jeûner.

Grands dieux ! Était-ce là le sort réservé au dernier *babu* attaché au service du dernier avocat anglais à la cour de Calcutta ?

Je finis par trouver un travail de vendeur ambulancier. De représentant, plus élégamment dit. Il s'agissait de vendre des corbeilles à papier en allant de bureau en bureau. Le nom de la société suffira à vous confire en dévotion. Le nom de MG Pil & Clerc était en effet digne de rivaliser avec ceux des plus prestigieuses compagnies. Pourtant, le directeur de la société, un jeune Sud-Indien du nom de M. G. Pillai, ne possédait guère que deux pantalons et une cravate, de propreté douteuse. Une pièce obscure dans la venelle dédiée aux fabricants de parapluies lui servait à la fois d'atelier, bureau, boutique, cuisine et

chambre à coucher. MG Pillai était MG Pil. Mais qui était Clerc ? Nul autre que son employé, son commis, moi en l'occurrence !

Moi qui devais vendre ses corbeilles en fil de fer tressé. Ma commission était d'un quart de roupie par unité vendue. Voilà qui sonnait pour moi comme le paradis !

Mais encore eût-il fallu vendre ! Je commençai à faire le tour des bureaux, en prenant soin d'inspecter le dessous des tables des employés. « Qu'est-ce que vous cherchez ? me demandaient-ils, soupçonneux.

— Votre corbeille à papier, sauf votre respect ! »

Rien ne me réjouissait plus que de constater le piteux état de l'objet. Je m'empressais de dire : « La vôtre est mal en point, monsieur ! Prenez-en une, c'est de l'excellente qualité ! Vous serez tranquille pour dix ans.

— Celle-ci est encore en très bon état ! répondait mon interlocuteur, après un coup d'œil sous la table. Elle durera bien un an de plus ! »

Je regardais l'employé avec désespoir. Mais comment aurait-il compris ? J'avais envie de crier : « Bien sûr que votre corbeille peut tenir encore un an ! Mais moi... je ne sais même pas si je tiendrai jusqu'à demain ! »

Toutefois, dans l'étrange cité fondée par Job Charnock, il n'est pas question de dire les choses comme on en a envie. Je repartais donc en silence.

J'allais voir des sahibs bengalis, costumés et cravatés à l'euro-péenne. Un jour, l'un d'eux me dit, en faisant bouger la pointe de sa chaussure : « *Very good !* C'est très réconfortant de voir les jeunes Bengalis se lancer dans le commerce !

— Alors... je vous en mets combien, monsieur ?

— Il m'en faut six. Mais à la condition que vous n'oubliez pas ma part ! me répondit-il sans la moindre hésitation.

— Mon bénéfice pour six corbeilles vendues s'élève à une roupie et demie. Une fois payé, tentai-je d'expliquer à mon

sahib, cette somme en main, voici ce que je gagne, monsieur. Prenez ce que vous jugez bon...

— J'aurais aisément reçu trente pour cent avec un autre vendeur. Mais, après tout, comme vous êtes bengali, je me contenterai de vingt-cinq », conclut-il en tirant une bouffée sur sa cigarette et en m'arrachant l'argent des mains.

Et d'ajouter, se plaignant que l'honnêteté n'existait pas dans notre race : « Vous êtes vite devenu un vrai pro ! Vous prétendez que vous ne vous faites pas plus d'une roupie et demie pour six corbeilles ? Vous me prenez vraiment pour un imbécile ! »

Je n'eus plus qu'à partir sans répondre, en m'interrogeant sur l'étrangeté de ce monde.

Incroyable ! Il fut un temps où il m'avait semblé si beau, ce monde ! J'y avais confiance en mes semblables, je croyais que Dieu y resplendissait en l'Homme. Je me rendais compte soudain que je n'étais qu'un âne bâté. Je n'avais rien appris des innombrables coups que j'avais reçus dans la vie. Je n'ouvrerais donc jamais les yeux ? Je me dis que je ne pouvais continuer ainsi. Il me fallait absolument devenir un peu malin.

Et, effectivement, c'est à partir de là que je commençai à me dégourdir. J'augmentai d'un quart le prix de mes corbeilles. Et je remettais cette somme à l'acheteur en me lamentant : « Je n'y gagne rien, monsieur ! La concurrence est si forte ! Je suis obligé de travailler sans marge pour résister... »

Certes j'avais perdu toute confiance en mes semblables, mais je n'en éprouvais pas de peine. Mon unique souci était que j'étais seul, que je n'avais personne en ce monde d'un égoïsme forcené. Pour survivre, pour tracer mon chemin, pour avancer, je ne pouvais compter que sur mon intelligence, sur ma ruse. Nous qui ne sommes invités à aucun des joyeux festins de la vie, ne devons-nous pas assurer notre part à la force du poignet ?

C'est sur ces entrefaites que je me présentai un jour à un bureau situé à Dalhousie Square.

Calcutta au mois de mai ! Même l'asphalte dans les rues bout

à gros bouillon. En plein midi la ville est déserte comme si c'était minuit. Il n'y a que les pauvres hères comme nous pour bouger. Ceux qui ne peuvent se permettre de s'arrêter, sur leur chemin d'un bureau à l'autre, dans leur quête perpétuelle de gagne-petit.

Ma chemise était trempée de sueur — comme si je venais de piquer un plongeon dans Lal Dighi. La soif me brûlait la gorge. Des abreuvoirs sont aménagés le long de la rue, pour les chevaux. Mais je ne voyais rien pour nous. Apaiser les souffrances des chômeurs ne relève pas de la responsabilité de la SPA — je ne pouvais donc accuser celle-ci.

Je me décidai à entrer dans un grand immeuble que j'aperçus devant moi. Je tombai face à un ascenseur, où je m'engouffrai, pantelant. Après avoir tiré la porte, le liftier avait déjà tourné la manette quand il remarqua soudain les deux corbeilles que j'avais à la main. Un coup d'œil sur mon visage suffit au préposé chevronné pour comprendre qui j'étais. Il eut donc tôt fait de tourner la manette dans l'autre sens et de ramener l'ascenseur à sa position initiale.

Mon liftier m'invita à sortir en pointant du doigt l'escalier, tout en prenant soin de m'expliquer : « Cet ascenseur est réservé aux cadres et aux employés. Je ne suis pas payé pour jouer les laquais des nababs de ton espèce ! »

C'est vrai ! Pourquoi y aurait-il des ascenseurs pour les misérables vendeurs ambulants comme nous ? Les cages d'escalier sont faites pour nous, nous n'avons qu'à monter à pied !

C'est ce que je fis. Sans me plaindre — pas même à ma destinée. Je pensais tout simplement qu'ainsi va le monde. Tout un chacun ne dispose pas d'un ascenseur pour monter aux étages.

C'était un mauvais jour. Je n'avais pas vendu une seule corbeille. Et j'avais déjà dépensé trois *ana* : un pour le tram en seconde classe, un pour une assiette de pommes de terre à la kabouli. Puis, incapable de me retenir, j'avais dévoré, au désespoir, une part de *phuchka*. Je savais que je n'aurais pas dû. Que

j'avais dilapidé un *ana* en me laissant aller à un instant de faiblesse.

Une fois entré dans le bureau, je commençai à inspecter le dessous des tables. Pas une corbeille n'y manquait. Dès qu'elle me vit, la dame d'âge respectable qui travaillait près de l'entrée me demanda sur un ton peu amène : « Qu'est-ce que vous cherchez ? »

— Je viens pour les corbeilles à papier. Celles-ci sont d'excellente qualité, madame. Très solides, et très très résistantes. »

Mais mon éloquence ne fit pas effet. La dame me congédia. Tant bien que mal, je guidai mes jambes lasses vers la sortie.

Assis sur le banc à la porte du bureau, le portier hindoustani à la fière moustache tapotait sa chique. Il était coiffé d'un énorme turban et vêtu d'un uniforme blanc. Le nom de la société, gravé sur une plaque de laiton rutilante, étincelait sur sa poitrine.

Le respectable portier m'arrêta pour me demander combien je gagnais par corbeille vendue. Comprenant qu'il était intéressé, je lui dis : « Je fais un bénéfice de quatre *ana*. »

Il me demanda le prix d'une corbeille. Plus question de me faire rouler. Je répondis sans sourciller : « Une roupie vingt-cinq. » Il entreprit d'examiner sous toutes les coutures les corbeilles que j'avais à la main. Je profitai de l'occasion pour tenter de le convaincre : « C'est de la très bonne marchandise, si vous en achetez une, vous serez tranquille pour dix ans. »

Mon portier rentra dans le bureau, corbeille en main. Aussitôt la dame lui fit remarquer : « Je lui ai déjà dit que nous n'en avons pas besoin. » Mais l'homme n'était pas du genre à lâcher prise facilement. « Il en manque une pour Ghosh Babu ! s'écria-t-il. Celle de Mitter Babu est en piteux état. Et celle de Monsieur le Directeur est toute décolorée... On ferait bien aussi d'en garder quelques-unes en réserve. »

La dame dut s'avouer vaincue. Je reçus une commande pour six corbeilles d'un coup ! Je revins à la Venelle-aux-Parapluies presque en sautant de joie. Et je repris le chemin du bureau en portant sur la tête la demi-douzaine de corbeilles attachées

ensemble. Le portier, toujours assis sur son banc, sourit à ma vue.

Après avoir fait mettre la livraison dans la réserve, la dame conclut : « On ne peut vous payer aujourd'hui. Il faut établir une facture. »

Voyant mon air déconfit, le portier m'arrêta à la sortie : « On t'a payé ? » Il devait penser que j'allais partir sans lui donner sa part. « Non, répondis-je.

— Quoi ? » s'écria-t-il en se levant et se dirigeant tout droit vers la dame.

Mon portier avait une grande expérience de ce qu'il fallait dire. « C'est un pauvre homme, madame ! Il passe ses journées à faire le tour des bureaux... »

On m'appela peu après. « On va vous payer », me dit-il triomphalement. Il me tendit un reçu en me demandant si je savais signer. Sinon, je devrais apposer mon empreinte. Me voyant écrire mon nom en lettres latines — et non en caractères bengalis —, il ne put s'empêcher de me charrier un peu : « Mais quelle merveille ! Tu signes en anglais ! »

Je sortis du bureau, l'argent à la main. Je connaissais la gent des portiers ! Je savais que j'aurais une commission à lui payer. J'y étais préparé depuis le début.

Lorsque mon vénérable portier posa son regard sur moi, je ne fus donc pas pris au dépourvu. Je lui tendis une roupie cinquante : « Voici ma part ! Prenez ce que... »

Je ne m'attendais pas à ce qui allait se passer. Aussitôt, son visage s'assombrit. Je me souviens très bien... le colosse se mit à trembler. De colère, de dépit, ses traits parurent soudain altérés.

Pensant qu'il était mécontent du partage, j'allais lui dire : « Croyez-moi, *Darwan-ji*, pour six corbeilles, je ne gagne pas plus d'une roupie cinquante ! » Mais aussitôt mon erreur fut dissipée. Je l'entendis s'écrier : « Tu me prends pour qui, hein ? Tu me prends pour qui ? Tu m'as fait pitié... Et toi, tu penses que

c'est pour l'argent que je t'ai fait vendre tes corbeilles? Grand Dieu! »

Je ne pus m'empêcher de pleurer, ce jour-là. Le monde n'était donc pas tout à fait perdu. Il existait encore des gens comme ce portier!

Il me fit asseoir à côté de lui et m'offrit du thé dans un gobelet en terre. Et, pendant que nous buvions, il m'expliqua en me prenant par l'épaule: « Ne crains rien, mon garçon. As-tu entendu parler de sir Hariram Goenka? Il a sa statue en bronze en face du palais du gouverneur... Eh bien! lui aussi connut des moments de grande détresse dans sa vie. Comme toi! »

Alors que je le fixais, encore incapable de retenir mes larmes, il ajouta: « Je vois dans tes yeux la même lueur. Toi aussi, un jour, tu seras riche et célèbre comme lui, comme sir Hariram Goenka! »

À mon départ, le vénérable portier me donna ce conseil: « Souviens-toi, Celui qui est tout là-haut ne nous quitte pas des yeux. Satisfais-Le en restant dans la voie de l'honnêteté. Ne triche pas avec Lui! »

Quand je repense à ce jour, je suis encore bouleversé. Sur le long chemin de la vie, j'ai vu bien des richesses, un incessant défilé de splendeurs. Réputation, respectabilité, influence, bonheur, propriété, aisance... ne sont plus hors de ma portée désormais. Aujourd'hui je ne manque jamais d'occasions d'approcher ceux que la société révère, qui font l'histoire présente pour les générations à venir, qui parviennent à soulager les maux de notre époque douloureuse par les bienfaits de l'éducation, de la science, de l'art et de la littérature. Pourtant ce portier anonyme de cet obscur bureau de Clive Building reste l'étoile polaire de mon firmament personnel. Jamais le souvenir de ce colosse hindoustani n'a pu s'effacer de ma mémoire.

Lorsque je me retrouvai dans la rue, après avoir pris congé de lui, je fus saisi par la pensée que cet homme m'avait fait confiance, mais qu'en réalité je n'étais qu'un menteur, un

voleur. J'avais augmenté le prix de quatre *ana* par corbeille. Je n'avais pas honoré sa confiance.

De Dalhousie j'ai marché tout droit jusqu'à Curzon Park, à Chowringhee. Ce parc accueille pour un instant de repos les infortunés de mon espèce — les sans-bureau qui ont pour but d'en trouver un ; les sans-refuge qui ont un urgent besoin de s'abriter quelque part. Ici, le temps semble s'arrêter. Ici, point de mouvement, point de hâte, point d'angoisse. Tout est calme. Une couche d'herbe verdoyante, à l'ombre, procure un sommeil bienheureux à tous les vagabonds qui passent, sous l'œil d'une paire de corbeaux tranquillement perchés sur l'épaule de sir Hariram Goenka.

En moi-même, je saluai respectueusement les généreux donateurs à qui l'on doit l'existence de Curzon Park, sans oublier lord Curzon lui-même.

Et sir Hariram Goenka ? J'eus l'impression que, mécontent de moi, il évitait ostensiblement de me regarder.

Alors que j'étais assis à ses pieds, mes lèvres se mirent à trembler. Joignant les mains, je m'adressai à lui, empli de crainte : « Sir Hariram, veuillez me pardonner ! Je n'y suis pour rien. Ce n'est pas ma faute si un nigaud de portier illettré de Clive Street a cru voir en moi votre reflet... Croyez-moi, je n'avais nulle intention de vous manquer de respect. »

Je ne sais pas combien de temps je suis resté assis dans cette posture. Je me rendis soudain compte que le soleil était déjà rentré chez lui, tel un jeune employé de bureau paresseux, toujours prompt à regarder sa montre et à refermer ses dossiers. J'étais seul à rester encore assis dans le parc.

Mais quelle raison avais-je de bouger ? Avais-je un endroit où aller ?

Un retentissant « *Hello, sir !* » me fit sursauter.

Juste devant moi se tenait un monsieur en costume, un attaché-case à la main. L'homme avait le teint très sombre,

encore plus que moi (ma mère, aveuglée par son amour, s'est toujours obstinée à vanter la *clarté* de mon teint *mat*).

L'attaché-case ne pouvait me tromper. C'était Byron Sahib. Celui-ci, fort surpris de me voir dans ce parc, m'appela affectueusement : « Babu ! »

Byron Sahib avait de quoi être étonné, lui qui avait fait ma connaissance à Old Post Office Street, jadis.

Je n'ai toujours pas oublié ce jour-là. Je m'en souviens très bien, je tapais à la machine au cabinet de mon avocat anglais. Un monsieur était entré sur ces entrefaites, un attaché-case à la main. Noir comme l'ébène. Mais avec un brillant — digne de celui de chaussures passées par les soins d'un cirneur de rue à Dharmatala Street !

Le visiteur, après m'avoir souhaité le bonjour, s'était assis devant moi, sans attendre mon invitation, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Aussitôt il avait sorti de sa poche un paquet de cigarettes d'une marque qui, même en ces temps de crise, se vendait une petite fortune. « Essayez-en une », me proposait-il en me tendant le paquet.

Mon refus déclencha un rire tonitruant. « Vous n'appréciez pas cette marque, c'est ça ? Vous devez être très fidèle ! Pas question pour vous de laisser tomber une personne que vous aimez ! »

J'avais d'abord cru qu'il était représentant pour cette marque de cigarettes. Mais alors que j'étais sur le point de l'avertir qu'il était vain de faire des propositions alléchantes à un ascète de mon espèce, il reprit la parole pour demander : « Avez-vous une affaire pour moi ? »

Une affaire ? D'habitude les gens venaient à nous pour nous en confier, des affaires ! Sans me laisser l'occasion de lui répondre, Byron Sahib expliqua : « Je suis disponible pour toute mission d'investigation, familiale ou personnelle. » Et d'ajouter : « Dans n'importe quel type d'affaire ! Même les cas les plus com-

de consommation de substances hallucinogènes ; à cause de cela, il est aussi fréquemment invoqué par les buveurs.

SHYLOCK : personnage d'usurier dans *Le Marchand de Venise*, de Shakespeare, connu pour exiger « une livre de sa chair » du personnage principal de la pièce.

SITA : épouse de Rama, le héros du *Ramayana* ; elle est considérée comme une épouse modèle, entièrement dévouée à son époux.

TAGORE RABINDRANATH : sa figure domine la littérature en bengali ; il a pratiqué avec génie tous les genres littéraires au cours de sa longue vie (1861-1941) et a été lauréat du prix Nobel de littérature en 1913. Beaucoup de Bengalis connaissent certains des poèmes et des chants qu'il a composés. Le roman *Chowringhee* contient plusieurs citations de Tagore, sans que l'auteur prenne la peine de le mentionner explicitement, tant le lecteur bengali est familier de sa poésie.

TULSIDAS : cet auteur d'une des adaptations les plus connues du *Ramayana*, au XVI^e siècle, est l'un des phares de la littérature des régions hindiphones de l'Inde.

Uluberia : localité située au sud-ouest de Calcutta.

URVASHI : danseuse céleste de la mythologie hindoue.

Vande mataram : premiers mots d'un hymne à la Mère Inde, écrit par Bankim Chatterji, puis mis en musique par Tagore ; ce fut le chant de ralliement des premiers nationalistes indiens, dont les premiers mots (« Je te salue, Mère ») sont restés un slogan vibrant d'émotion tout au long de la lutte pour l'indépendance.

VIDYAPATI : auteur de la seconde moitié du XIV^e siècle, connu pour ses poèmes lyriques chantant les amours de Radha et Krishna.

VIDYASAGAR : célèbre lettré bengali (1820-1891), considéré comme le véritable créateur de la prose en bengali moderne ; réformateur social de première importance.

VIVEKANANDA : disciple de Ramakrishna, ce grand penseur religieux bengali (1862-1903) fonda la Ramakrishna Mission, pour propager dans le monde un message hindou à vocation universelle.

YAMA : dieu de la mort, dans l'hindouisme.



Chowringhee Sankar

Cette édition électronique du livre
Chowringhee de Sankar
a été réalisée le 10 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070119813 - Numéro d'édition : 156533).

Code Sodis : N56130 - ISBN : 9782072494000

Numéro d'édition : 254338.